

Schopenhauer

présenté par

JÉRÔME FERRARI



COMMENT

NE PAS



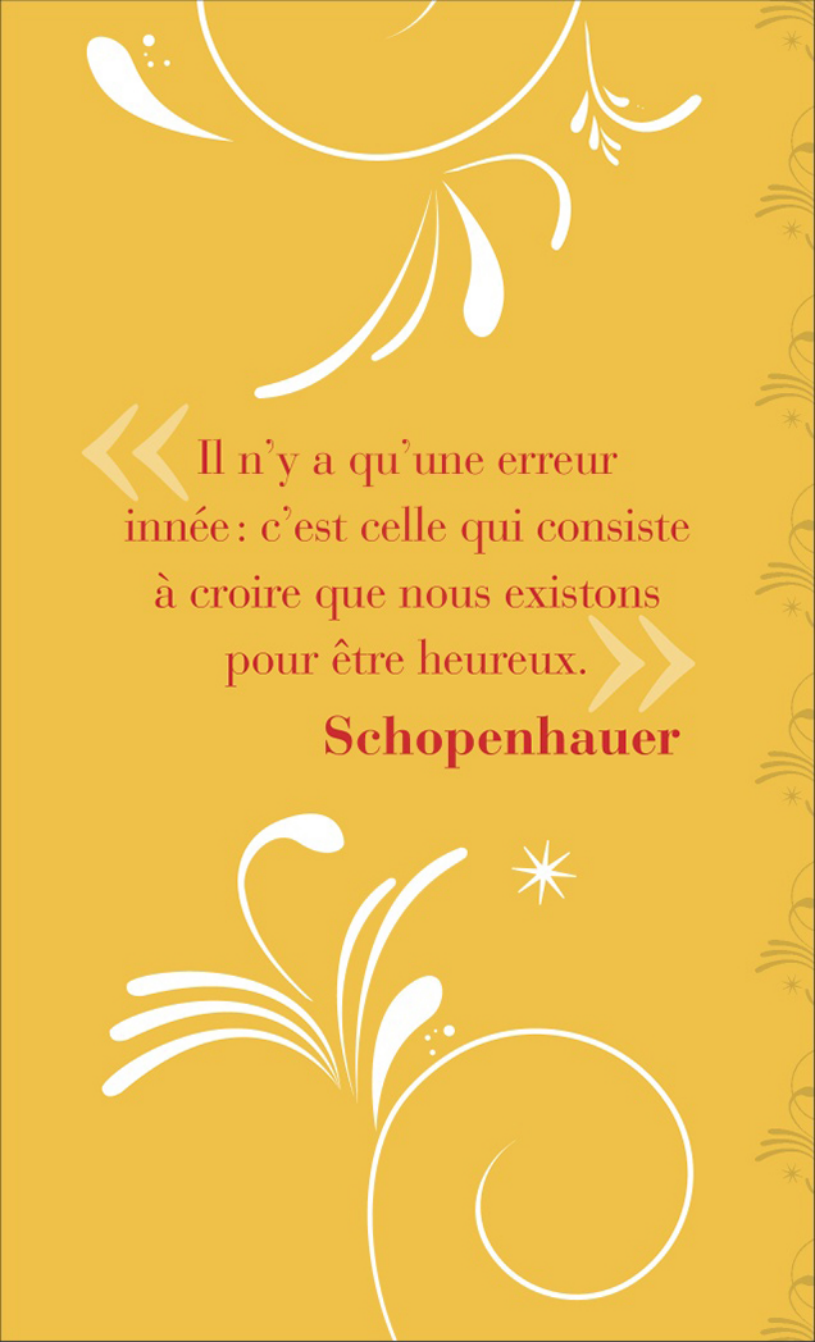
SE RENDRE

MALHEUREUX

POUR RIEN



GF



« Il n'y a qu'une erreur
innée: c'est celle qui consiste
à croire que nous existons
pour être heureux. »

Schopenhauer

COMMENT
NE PAS
SE RENDRE
MALHEUREUX
POUR RIEN

Schopenhauer

présenté par
JÉRÔME FERRARI

COMMENT
NE PAS
SE RENDRE
MALHEUREUX
POUR RIEN

GF

La traduction des extraits du *Monde comme volonté et comme représentation* est d'Auguste Burdeau ; celle des *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* est de Jean-Alexandre Cantacuzène.

© Flammarion, Paris, 2015
ISBN : 978-2-0813-5971-0

VITALITÉ DU PESSIMISME

par
JÉRÔME FERRARI

PETITE HISTOIRE D'UN MALENTENDU

Le jeune Nietzsche déplorait la malignité perverse d'un destin qui, ayant jugé bon de nous transmettre les assommants traités de Cicéron, avait condamné la première édition du Monde comme volonté et comme représentation à l'infamie du pilon. Le destin, on le sait, punit impitoyablement la démesure, et il faut admettre que Schopenhauer s'est brillamment efforcé de mériter son châtement. La préface de cette première édition consiste en une agression en règle de celui qui vient de l'acquérir et aurait la prétention naïve d'en entamer la lecture. Schopenhauer, avec une morgue et un aplomb jubilatoires, lui soumet une liste hallucinante de conditions préliminaires propre à décourager les meilleures volontés : l'aspirant lecteur doit non seulement s'engager

à prendre connaissance de la philosophie critique de Kant et de tous les écrits préalables de Schopenhauer, mais il lui faudra encore, après s'être acquitté de cette tâche considérable, lire *Le Monde* comme volonté et comme représentation deux fois de suite, faute de quoi, étant assuré de n'y rien comprendre, il ferait mieux de ne pas le lire du tout. Bon prince, Schopenhauer tente de le consoler en concédant que le monde est rempli d'imbéciles dont les bibliothèques croulent sous les livres qu'ils n'ont pas lus et il assure que le sien, convenablement relié, s'acquittera, aussi bien qu'un autre, de ses fonctions décoratives. Pour stimulante que fût l'expérience de se faire ainsi vertement engueuler par un philosophe de trente ans au seul motif qu'on a osé acheter son livre, rares furent les lecteurs à en goûter les délices, et Schopenhauer dut attendre la fin de sa vie pour accéder enfin, avec la parution des *Parerga* et *paralipomena*, à la notoriété. Mais la perversité du destin ne connaît pas de limites et il est bien possible que, dans le cas de Schopenhauer, cette notoriété ne lui ait été concédée que pour rendre son châtement plus raffiné, plus cruel et plus durable.

Il y a quelques années, j'eus la surprise de constater que *L'Art* d'avoir toujours raison, petit ouvrage que Schopenhauer a consacré à l'austère

dialectique éristique, culminait en tête des ventes sur un site suffisamment connu pour que je puisse me dispenser de le nommer ici. Quelques commentaires de clients mécontents me donnèrent la clé de l'énigme. On reprochait à l'auteur de méconnaître superbement les idées modernes en matière de communication et d'avoir commis un texte tout à la fois difficile, cynique, abstrait et dépourvu du moindre intérêt pratique. Manifestement, ces lecteurs fourvoyés avaient été déçus dans leur quête de développement personnel. Je n'aurais pas dû être surpris. La philosophie ne connaît un regain d'intérêt que dans la mesure où elle peut être assimilée à une forme érudite de coaching, et le succès commercial ne saurait donc relever, la plupart du temps, que de l'imposture ou d'un malentendu dont je me demande s'il n'est pas sciemment cultivé par des éditeurs auprès desquels Schopenhauer aurait été bien inspiré d'apprendre les techniques de vente. Tous les philosophes ne se prêtent pas facilement à ce genre de manipulation, et j'imagine mal qu'on puisse vendre Husserl ou Leibniz dans le même rayon que Les Onze Lois de la réussite, Influencer avec intégrité ou Je pense trop ¹ mais, pour son succès et son malheur, Schopenhauer ne

1. Titres rigoureusement authentiques.

s'y prête que trop bien. En plus de son grand ouvrage, il a écrit nombre de textes assez courts portant sur d'alléchants sujets existentiels apparemment propres à combler le besoin de sens et de bonheur de l'homme contemporain. Hélas ! Il suffit de les lire pour prendre conscience qu'on n'y trouvera jamais rien qu'une condamnation sans appel à l'absurdité et à la souffrance, c'est-à-dire l'exact opposé de ce qu'on est venu y chercher. Si l'on n'est pas prêt à y renoncer, mieux vaut ne pas s'aventurer dans le présent recueil, qui propose au lecteur, désormais dûment averti, de sombres considérations extraites du Monde comme volonté et comme représentation, de ses suppléments de 1844 et des Parerga et paralipomena – car, en vérité, la fréquentation de Paolo Coelho est infiniment plus réconfortante.

Oui, la perversité du destin est sans limites.

PENSÉE UNIQUE

Tout ce qu'a écrit Schopenhauer au cours d'une longue vie doit se comprendre à la lumière de l'intuition qui fut la sienne alors qu'il n'était qu'un tout jeune homme et qu'il développe dans son grand ouvrage Le Monde comme volonté et

comme représentation. *Il est l'homme d'une seule pensée immense et inépuisable que ce titre résume et qu'il nous faut essayer de saisir.*

Schopenhauer reprend, en en détournant considérablement le sens, la distinction kantienne entre phénomènes et chose-en-soi, entre le monde tel qu'il nous apparaît et le monde tel qu'il est. Du côté des phénomènes, c'est-à-dire, dans les termes de Schopenhauer, de la représentation, le monde se compose d'une multitude d'objets individuels qui interagissent, dans l'espace et le temps, les uns avec les autres et avec le sujet qui les perçoit. La science peut s'intéresser à ces interactions et prendre le nom, selon qu'elle s'occupe de la matière inerte, des êtres vivants ou de la sphère des actions humaines, de physique, de biologie ou de psychologie. Mais, dans tous les cas, elle reste attachée à la surface des phénomènes et ne peut jamais atteindre la réalité ultime de la chose-en-soi dont ils procèdent et qu'ils expriment. Au-delà des phénomènes, là où nous conduit la philosophie, il n'y a plus ni espace, ni temps, ni multiplicité, mais seulement la volonté.

Schopenhauer emploie ce terme dans un sens qui n'a rien à voir avec son usage courant — ce dont il n'y a certes pas lieu de le remercier : la volonté n'est pas une faculté ou une disposition du caractère,

elle n'a même rien de spécifiquement humain ; elle est une entité métaphysique sans cause, sans début ni fin, elle est la substance unique du monde qui s'incarne aussi bien dans les pierres et les étoiles que dans les arbres, les insectes et les hommes. Du point de vue de la chose-en-soi, une algue, un bousier et un prix Nobel de la paix sont strictement la même chose : une forme éphémère que revêt l'éternelle volonté. De la même manière, toutes les forces de la nature sont des figures de la volonté. Elle est le magnétisme, la gravitation, elle est ce qui pousse les plantes à croître vers la lumière, chez les bêtes elle est la faim, l'instinct sexuel, la prédation, et chez les hommes elle est aussi le désir.

Il y a là à tirer bien plus qu'une leçon de modestie. Car la volonté n'est pas une substance neutre dont la seule fonction serait de ramener à l'unité la diversité des phénomènes : le monde et la vie sont faits à son image et lui empruntent ses deux caractéristiques essentielles — l'absurdité et la souffrance.

QUE VEUT LA VOLONTÉ ?

La volonté semble pourtant bel et bien poursuivre une fin. Dans le domaine du vivant, qui

sera désormais le seul qui nous intéressera, cette fin est la perpétuation de la vie elle-même. Mais la vie étant identique à la volonté, on doit donc admettre que la volonté ne recherche en fait que sa propre perpétuation et qu'elle offre le spectacle, dans la constance de ses élans aveugles, d'un cercle vicieux totalement dépourvu de sens. Le cycle de la vie est généralement présenté, et pas seulement dans les dessins animés de Walt Disney, comme un processus d'une admirable complexité qui devrait nous arracher des cris d'émerveillement. Schopenhauer excelle par-dessus tout à en mettre en évidence l'épouvantable ineptie¹. La vie des animaux n'apparaît alors que comme un labeur épuisant mené dans le but de se nourrir et de se reproduire, c'est-à-dire de prolonger indéfiniment le même labeur, à la fois pour soi-même et pour la génération suivante. Et les hommes ne peuvent se targuer d'aucune supériorité : ils poursuivent exactement les mêmes pseudo-fins, en employant des moyens certes plus complexes et détournés que, disons, la taupe ou le goéland, mais l'extrême ingéniosité déployée dans la mise en œuvre d'un projet fondamentalement stupide n'en atténue en rien la stupidité, bien au contraire, et Schopenhauer n'est pas

1. « La vie est une affaire dont le revenu ne couvre pas les frais », p. 87 *sq.*

loin de considérer la subordination de la raison à un but irrationnel comme une circonstance aggravante.

LA DOULEUR, LE DÉSIR ET L'ENNUI

Si la vie se déroulait dans un océan de délices, il nous serait sans doute facile de nous accommoder de sa fâcheuse absurdité. Mais vivre, c'est essentiellement souffrir. Les individus incarnant la volonté sont innombrables, ils se nourrissent les uns des autres, se traquent et se déchirent — et c'est comme si la volonté, dans son élan vorace vers l'existence, enfonçait ses dents dans sa propre chair pour en arracher des lambeaux sanglants. Schopenhauer est certes un misanthrope qui n'eut de cesse d'insulter la masse honnie de ses contemporains, mais il fait preuve d'une sensibilité extrême pour toutes les formes de souffrance et c'est là, après tout, une position plus honorable que celle de tant d'autres qui ne professent un amour abstrait de l'humanité que pour mieux se détourner des sordides misères individuelles.

La nature sauvage lui apparaît comme un intolérable équarri-soir et il en dresse des tableaux poignants. L'histoire humaine se résume pour lui à

une monotone litanie de massacre — ce qu'il est tout de même difficile de contester — et l'idée d'un progrès possible lui semble grotesque. Dans nos vies quotidiennes, soumis que nous sommes à la tyrannie de la volonté, nous passons sans fin d'un désir à l'autre et n'y échappons que pour sombrer dans l'ennui ; nous sommes ainsi constamment ballottés entre la souffrance active du manque et celle, plus terrible encore, qui nous saisit lorsque, n'ayant plus rien à désirer, nous nous abîmons dans la contemplation de notre propre néant jusqu'à ce qu'un nouveau désir vienne nous en sauver¹. C'est notre nature, c'est-à-dire la volonté en nous, et non un manque de discernement qu'on pourrait envisager de corriger, qui nous fait croire que certains objets qui nous entourent sont désirables en eux-mêmes avant que leur possession ne vienne immanquablement nous détromper. C'est donc notre nature d'êtres désirants, non les circonstances, qui nous voue à la souffrance.

Nous n'y échapperons pas. Car seule la souffrance est positive et réelle. Nous la sentons, ainsi que le manque, la maladie, le désespoir, la douleur — non la satiété, la santé et le bien-être. Le plaisir, la joie, n'en sont que la négation². Le bonheur

1. « Entre la douleur et l'ennui, la vie oscille sans cesse », p. 29 sq.

2. « Il n'est point de bonheur positif », p. 47 sq.

n'est rigoureusement rien. Toutes nos quêtes sont vaines et illusives. Celui qui cherche le bonheur poursuit un fantôme impalpable. Il semble que cette idée fondamentale de Schopenhauer suffise à le disqualifier définitivement en tant que coach bien-être.

LE PIRE DES MONDES POSSIBLES

Georges Bernanos a donné de l'homme moderne la définition la plus concise et la plus juste qu'il m'ait été donné de lire : « le cœur dur et la tripe sensible ». Il ne se montre pas moins pertinent en soupçonnant l'optimisme d'offrir un moyen commode de se détourner des souffrances du monde. Schopenhauer ne s'en détourne pas. Il n'a ni la tripe sensible ni le cœur endurci. Et, pour lui comme pour Bernanos, l'optimisme n'est pas seulement une erreur mais une faute. Les meurtres sans fin, les violences, l'esclavage, la douleur incessante, les petites mesquineries, les viles ambitions, le mensonge, la convoitise, les jeux de cartes, Hegel et l'idéalisme allemand, tout cela ne saurait en aucun cas constituer aux yeux de Schopenhauer « le meilleur des mondes possibles¹ » ; au contraire, il

1. « De la vanité et des souffrances de la vie », p. 57 sq.

s'agit sans doute du pire qui se puisse concevoir, car s'il empirait encore, ne serait-ce que de manière infinitésimale, il ne pourrait plus subsister. Un lieu tel qu'on n'en peut imaginer de pire, voilà une bonne définition de l'enfer, et c'est précisément ce qu'est le monde pour Schopenhauer. Il n'est pas étonnant que les hommes, incapables de se représenter le paradis, aient fait de l'enfer tant de descriptions convaincantes : ils y vivent. Et ils sont même privés de la satisfaction de pouvoir s'en plaindre : ce qu'ils expient ici, par la vie même, c'est le péché de vivre. Ici, la justice est parfaite : le châtement et le crime ne font qu'un.

On comprend donc que, dans cette optique, la grande question éthique de Schopenhauer n'est pas « Comment prolonger la vie ? » ou « Comment vivre une vie heureuse ? » — puisque cette dernière expression est contradictoire dans ses termes mêmes —, mais « Comment faire pour que la vie cesse ? » C'est une question bien difficile à résoudre. Le suicide, par exemple, ne constitue nullement une réponse adéquate. L'individu qui se détruit ne détruit nullement son essence éternelle, cette volonté qui s'incarnera dans un autre individu condamné à son tour à faire l'expérience infinie de la souffrance. Ce n'est pas ainsi qu'on quitte le jeu.

L'ART ET LA PHILOSOPHIE

Il existe deux voies de salut, l'une provisoire, l'autre définitive. Encore ne concernent-elles pas ceux que Schopenhauer nomme aimablement « la stupide majorité des mortels ». Chez la plupart des hommes, l'intelligence n'est qu'un instrument au service de la volonté (et c'est là une intuition remarquable qui suscitera l'admiration de Freud), comme l'est l'instinct chez les bêtes. Ils peuvent donc être tout à la fois remarquablement rusés et complètement idiots, et ils n'emploient jamais leur intelligence que dans la réalisation de tâches dont l'intérêt pratique est évident — manger, se reproduire, obtenir un poste intéressant, susciter l'envie de leurs semblables. Mais un petit nombre d'entre eux souffrent, pour ainsi dire, d'un surplus d'intelligence. Ils sont capables de l'utiliser de façon tout à fait gratuite et en dehors de la satisfaction d'un intérêt immédiat. De prime abord, ce n'est pas une bonne affaire, car cette intelligence hypertrophiée les rend sensibles à des souffrances supplémentaires dont leurs congénères sont efficacement préservés par leur bêtise et leur égoïsme. Heureusement, elle leur permet aussi d'échapper à la tyrannie de la volonté.

La faculté esthétique — qu'elle appartienne au spectateur ou au créateur — consiste précisément à être capable de voir le monde non pas tel qu'il peut servir ou contrarier mes désirs, mais simplement tel qu'il est¹. Le temps que dure la contemplation esthétique, le désir disparaît, la volonté est suspendue, et le plaisir esthétique est la récompense de celui qui, pour un moment, s'est arraché à la souffrance du monde. Il a fait un pas de côté. Le monde n'est plus la scène cruelle sur laquelle il gesticule vainement. Il est devenu un spectacle. Mais bientôt, hélas, il faut s'avancer à nouveau et regagner la scène.

Le salut définitif ne peut venir que de la philosophie. Il appartient à celui qui n'a pas seulement entrevu mais pleinement compris l'essence du monde, celui qui sait qu'il n'est de joie qu'illusoire, que le désir est souffrance, et qui aura réussi à éteindre en lui, en se détachant du monde, l'étincelle maléfique de la volonté. Ce nirvana schopenhauerien peut aussi être atteint grâce à l'action purifiante de la douleur qui permet parfois de ne plus rien désirer². C'est pourquoi le suicide par inanition trouve grâce aux yeux de Schopenhauer.

1. « Ce voile que l'art déchire », p. 107 sq.

2. « Voir toutes choses sous un autre jour », p. 117 sq.

C'est le suicide nonchalant de celui qui s'est libéré du désir, le suicide philosophique par excellence.

À ceux que l'art indiffère et que leur amour des nourritures substantielles préserve aussi bien de l'inanition que de la sainteté, Schopenhauer ne propose rien d'autre que de traverser cette vallée de larmes dans les conditions les moins calamiteuses possible. Puisque le bonheur est impossible et que la vie se montre toujours prodigue en catastrophes inévitables, il ne peut que leur apprendre comment ne pas se rendre malheureux pour rien¹. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est déjà ça !

POURQUOI DIABLE LIRE SCHOPENHAUER ?

Mon Dieu, oui, pourquoi ? Pourquoi lire sciemment de tels textes si l'on n'envisage pas soi-même de cesser de s'alimenter à plus ou moins brève échéance ? Les raisons ne manquent pas. Ils forment d'abord un antidote précieux contre la niaiserie même si, comme toute substance pharmacologique active, ils peuvent se révéler quelque peu indigestes. Ils comportent, me semble-t-il, une part

1. « Aphorismes sur la sagesse dans la vie (extraits) », p. 129 sq.

non négligeable de vérité, quelque amère qu'elle soit. Schopenhauer est, avec Nietzsche, un des rares philosophes qui soient aussi un grand écrivain. Ses textes sont délectables à lire et surtout, à mon sens, leur mauvaise humeur constante les rend incomparablement drôles. Schopenhauer y laisse constamment libre cours à sa colère, son mépris et ses indignations, et il le fait avec une virulence intarissable dont il eut à payer le prix. En 1840, il présenta un mémoire à un concours organisé par la Société royale des sciences du Danemark, qui refusa de lui attribuer le prix quoiqu'il fût l'unique candidat. Le jury avait été scandalisé par la grossièreté des termes dans lesquels Schopenhauer y attaquait Hegel, l'homme qu'il adora détester toute sa vie et qu'il traitait de charlatan jusque dans les notes de bas de page.

On touche là, je crois, à un paradoxe redoutable. Comment est-il possible qu'un auteur si manifestement pessimiste, pour ne pas dire nihiliste, déborde à ce point de santé et de vitalité ? Comment se fait-il qu'on sorte de sa lecture, non pas désespéré, mais soi-même vivifié ? C'est une question que je me suis aussi souvent posée au sujet de Thomas Bernhard qui était un grand lecteur de Schopenhauer. Ce sont deux grands maîtres en

détestation et c'est dans la détestation que se manifeste leur plus haute vitalité. Le monde est laid, cruel, impitoyable et, de surcroît, vil, mesquin, ridicule, grotesque, les hommes sont bêtes, veules, soumis, malfaisants, pleurnichards, laids, prétentieux, et tout cela est sans aucun doute intolérable, scandaleux, digne du plus profond mépris.

Mais comme c'est intéressant !

COMMENT
NE PAS
SE RENDRE
MALHEUREUX
POUR RIEN

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000721.N001
Dépôt légal : mars 2015

DANS LA MÊME SÉRIE

BALZAC, *Les Parisiens comme ils sont*, présenté par Jérôme Garcin

BAUDELAIRE, *Comment on paie ses dettes quand on a du génie*, présenté par Thomas Clerc

BARBEY D'AUREVILLY, *Cent manières d'être ridicule*, présenté par Jean-Marc Parisis

BESCHERELLE, *L'Art de briller en société et de se conduire dans toutes les circonstances de la vie*, présenté par Pierre Assouline

CHAMFORT, *La pensée console de tout*, présenté par Frédéric Schiffter

JEROME K. JEROME, *Pensées paresseuses d'un paresseux*, présenté par Claro

PLUTARQUE, *De l'inconvénient d'avoir trop d'amis*, présenté par Vincent Delecroix

RAMOND DE CARBONNIÈRES, *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes*, présenté par Céline Minard

RIVAROL, *De l'universalité de la langue française*, présenté par Dany Laferrière, de l'Académie française

SWIFT, *Résolutions pour l'époque où je deviendrai vieux*, présenté par Éric Chevillard

VOLTAIRE, *De l'horrible danger de la lecture*, présenté par Édouard Launet